



**Propositions pédagogiques et documents**  
**Classe de Troisième**  
**Par Benoist COULIOU/CRID 14-18**

*La Première Guerre mondiale et ses conséquences* est la leçon qui ouvre le programme de la classe de troisième en histoire-géographie. D'après les instructions officielles, l'enseignant ne dispose que de 4 à 5 heures pour réaliser cette étude, évaluation comprise. Ce qui implique, face à la complexité des événements à étudier, de faire des choix dans l'orientation des problématiques retenues, tout en évitant les simplifications abusives.

Ce n'est pas à proprement parler un cours que je propose dans les pages suivantes, mais plutôt des pistes de réflexion, des exemples de problématiques et de documents, plus ou moins originaux, susceptibles d'être utilisés pour ce chapitre. En gardant à l'esprit qu'une telle présentation ne prétend pas à l'exhaustivité, que le débat reste ouvert, et que les remarques, propositions, apports... sont les bienvenus, par exemple par le biais du forum de ce site.

En introduction, on peut par exemple demander aux élèves pourquoi les historiens font débiter le 20<sup>ème</sup> siècle en 1914. Si la Première Guerre mondiale est un événement fondateur, s'il marque une vraie rupture, l'un des objectifs du cours sera alors de montrer pourquoi le monde sort transformé de la première guerre de l'ère moderne.

Une présentation des conditions dans lesquelles l'Europe entre en guerre semble nécessaire. Elle peut se faire sous forme de récit, la trace écrite étant par exemple un tableau reprenant les principaux éléments.

Deux questions peuvent orienter cette présentation :

- Quels systèmes d'alliance divisent l'Europe en 1914, et de quelles rivalités témoignent-ils ?
- Pourquoi le déclenchement de la guerre a-t-il surpris les contemporains ?

La présentation de la Triple Alliance et de la Triple Entente permet d'évoquer les divisions de l'Europe, qui témoignent de rivalités économiques et coloniales fortes. On peut en profiter pour glisser deux mots sur les conditions de formation de ces alliances, en faisant des rappels sur l'isolement de la France après le Traité de Francfort, la montée en puissance de l'Allemagne. Et terminer sur l'équilibre très précaire que ce système impose à l'Europe.

La guerre a surpris les Européens, dirigeants compris. Pourtant, les dépenses militaires des principales puissances européennes n'avaient cessé d'augmenter avant 1914 et, par exemple, la presse française répétait le caractère inévitable d'un conflit à venir contre l'Allemagne. Mais, en 1906, en 1911, les tensions franco-allemandes autour de questions coloniales n'avaient pas débouché sur un conflit armé. Alors, pourquoi une guerre en 1914 ? L'assassinat de François-Ferdinand inquiète, mais l'on se persuade qu'il n'ouvre qu'une crise balkanique de plus, qui au pire débouchera sur un conflit limité à cette région. On peut alors conclure sur l'évocation d'un enchaînement de décisions (ultimatum autrichien à la Serbie, jeu des alliances...), qui fait naître chez de nombreux acteurs de la crise un sentiment de fatalité. A tel point que la plupart diront ne pas avoir voulu déclencher « *cette guerre tragique et inutile* », selon l'historien John Keegan.

Comment aborder la présentation des principales phases de la guerre ? Le recours à la carte est bien sûr indispensable, mais, pour éviter de poursuivre sur un mode magistral, on peut essayer de ne pas commencer directement par le récit d'une succession de phases, que l'élève aura sans doute du mal à lier entre elles. On peut plutôt envisager, soit de construire cette carte au fur et à mesure de la progression (si on adopte un plan expressément chronologique), soit la lier à l'étude du vécu des combattants, qui, entre la guerre de mouvements et la guerre de siège, est dépendant des principales évolutions de la situation militaire. Une telle démarche permet d'échapper au caractère abstrait du simple commentaire de carte, et de placer dès le départ les combattants au centre de la réflexion. Ce qui n'est pas forcément un acte militant, mais le résultat d'un constat. En 2005, les élèves de l'Académie de Toulouse se voyaient proposer comme sujet au brevet : *Pourquoi la guerre de 1914-1918 a-t-elle été une guerre totale ?* Or, la majorité des copies que j'ai corrigées traitaient à peine le sort des combattants, pour se concentrer presque uniquement sur la mobilisation de l'arrière. Si la problématique de la guerre totale s'avère très efficace pour construire une compréhension du conflit avec les élèves, elle les amène peut-être, de manière paradoxale, à passer sous silence les souffrances endurées par les soldats, au profit d'une présentation de la mobilisation de l'économie et des esprits.

On peut donc, à la suite de l'introduction, débiter par cet élément fort que représente la problématique de la guerre totale, avant de commencer directement sur le vécu des combattants – et ses évolutions – durant le conflit.

### **Les souffrances endurées par les combattants**

- On peut commencer par une étude des conditions de la mobilisation ; en s'appuyant sur les images de la *Chambre des officiers* ([voir filmographie sur ce site](#)) et sur un extrait du témoignage de Jean Galtier-Boissière ([voir document 1](#)), en construisant avec les élèves la problématique de l'opposition *guerre imaginée – guerre réelle*. On peut aussi montrer, à travers l'image d'un wagon au départ de l'Allemagne ([voir document 2](#), et [image n°1](#)), que ces illusions étaient partagées par l'ensemble des belligérants. On peut aussi, de manière plus originale, s'appuyer sur le moyen-métrage d'animation britannique *La Guerre n'est pas un jeu* (2001, 30 min.) On y découvre de jeunes anglais, volontaires enthousiastes pour partir au combat, et qui découvrent les dures réalités du front. Avant de participer aux épisodes de fraternisations de Noël 1914, symbolisés par une partie de football.
- L'analyse des nouvelles conditions de la guerre moderne, imposées notamment par la puissance inédite du feu, permet de construire avec les élèves la carte des premières phases de la guerre (offensives allemandes et françaises, la Marne, enterrement dans les tranchées, la Course à la mer, et la fixation du front entre la Mer du Nord et la Suisse à l'automne 1914).
- Dans un second temps, on aborde les souffrances rencontrées par les combattants dans la guerre de tranchées. Ici, s'appuyer sur les nombreux témoignages ([voir document 3](#)), publiés ou inédits, est très profitable. Plus que le commentaire « technique » de l'organisation des tranchées, le recours aux mots des combattants permet de traiter plusieurs aspects :
  - ce qui frappe énormément les élèves : les rats, les poux, l'omniprésence de la mort
  - les bombardements, le poids des éléments naturels (pluie, boue, froid, chaleur)

- La présentation de ces points permet d'aborder l'entrée dans une guerre de siège, donc d'usure. Les attaques de 1915, la bataille de Verdun (qui incarne de manière symbolique les souffrances endurées par les combattants), ou encore l'offensive de la Somme sont alors précisées sur la carte.

On peut également aborder cette question des souffrances des combattants, sous l'angle de la confrontation entre le témoignage et la production historique. Le document 4 propose une fiche de travail qui s'appuie sur la séquence introductive du film *Un long dimanche de fiançailles*. Au-delà des réserves que l'on peut faire sur le film (c'est par exemple le cas d'André Bach qui, sur le forum du CRID 14-18, considère qu'il donne une image fautive de la guerre), on peut utiliser son prologue pour aborder avec les élèves la pluie, les destructions, les violences subies lors des attaques... tout en remettant à sa juste place le phénomène des mutilations volontaires. Le recours à l'image, et à un film dont les élèves ont entendu parler, permet de jouer sur leurs centres d'intérêts. La confrontation au témoignage de Victorin Bès permet enfin de poser la question de la transmission de l'expérience combattante, à travers celle du témoignage, et de son utilisation par un réalisateur comme Jeunet.

- Par choix, la notion de *brutalisation* n'est pas utilisée avec les élèves. A nos yeux, et le site du CRID 14-18 en témoignera sans doute aucun dans les mois qui viennent, le caractère opératoire de ce concept fait pour le moins débat. L'idée d'une translation de la violence des tranchées vers le champ social dans les années 1920 et 1930, n'a été mise en avant par le créateur du concept, George Mosse, que pour le champ restreint de l'extrême - droite allemande. L'appliquer à l'ensemble des sociétés européennes apparaît, pour l'instant, comme une simplification abusive. Il en va de même de la notion de *culture de guerre*. Les familiers des témoignages de simples combattants savent par exemple qu'on n'y trouve que de manière exceptionnelle les mentions explicites d'une haine de l'ennemi, ou dans des cas bien circonstanciés (mort d'un camarade par exemple). De même, la portée eschatologique de la guerre est absente de la plupart des carnets ou correspondances. Car, comme le démontre bien François Cochet dans un ouvrage récent (*1914-1918. Survivre au front. Les poilus entre contrainte et consentement*, voir bibliographie de ce site), les éléments constitutifs de la culture de guerre s'appliquent bien plus au monde de l'arrière qu'à celui des combattants. Ce monde de l'arrière que l'on va aborder dans la seconde partie de la leçon.
- En guise de liaison, on peut présenter aux élèves l'importance, pour les combattants, du lien avec l'arrière, symbolisé par l'attachement à la correspondance (voir la lettre inédite de Louis Vieu, document 5, ou celle de Jean Maynadier, document 6) importance dont témoigne les millions de lettres échangées chaque jour. On peut d'ailleurs demander aux élèves d'amener en classe ces lettres et cartes que les familles ont souvent conservé, ce qui permet une confrontation fructueuse à la mémoire familiale.

## La mobilisation des populations civiles

- La prolongation imprévue des hostilités implique une attention nouvelle des pouvoirs publics sur ce qui devient, pour chaque belligérant, un enjeu : le contrôle de l'opinion, pour évaluer et au besoin soutenir le moral des populations. Cette partie s'articule autour des notions de *censure* et de *propagande*. Deux documents, inédits, permettent de traiter la problématique de la mobilisation de l'opinion : une lettre d'un combattant qui permet aux élèves de découvrir eux-mêmes ce mécanisme de la censure (document 6, passage souligné), et le rapport rédigé par des gendarmes d'un village du Tarn (document 7), qui montre l'inquiétude des autorités face à un récit fidèle de ce qui se passe au front, que l'on classe pourtant dans la catégorie des *propos séditieux*. Ce récit peut alors être mis en perspective avec quelques célèbres extraits de journaux :

- « Le fait est que certains abris de Verdun étaient relativement confortable : chauffage central et électricité, s'il vous plaît, et que l'on ne s'y ennuyait pas trop » (*Le Petit Journal*, 1<sup>er</sup> mars 1916)
- « A part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais comment je me passerai de cette vie lorsque la guerre sera finie » (Témoignage publié par *Le Petit Parisien*, 22 mai 1915)

Ces deux courts extraits permettent de présenter la notion de « bourrage de crâne », et d'expliquer en quelques mots l'ambivalence des populations face à une telle désinformation, lorsque besoin de savoir et besoin de croire s'opposent.

- Si les pouvoirs publics s'intéressent ainsi, de très près, au moral des populations, c'est aussi parce que les conditions de vie des civils sont très difficiles durant la guerre. Pénuries, réquisitions dans les régions occupées... autant de thèmes que l'on peut aborder, par exemple à travers un extrait du journal d'Yves Congar, tenu par un enfant dans la ville de Sedan occupée par les Allemands (*L'Enfant Yves Congar. Journal de la Guerre 1914-1918*, Paris, Éditions du Cerf, 1997), ou, pour évoquer la situation des empires centraux, par le récit d'un civil allemand ou autrichien.
- La mobilisation économique concerne l'ensemble des civils. L'entrée en guerre en plein été implique d'abord une gigantesque redistribution du travail. L'image des enfants, des femmes et des personnes âgées occupées au travail des champs demeure frappante. Comme celle des *munitionnettes*, que reprend chaque manuel, et qui demeure un des symboles des efforts demandés aux populations civiles. Cette mobilisation concerne aussi les industriels. Pour traiter ce point, on peut, de manière complémentaire utiliser deux documents :
  - un tableau de l'évolution de la production des usines Renault entre 1914 et 1918, qui montre comment l'armée devient le principal, voir unique client de Renault durant la guerre, et comment la production évolue vers les obus et les chars (document 8).
  - Une affiche publicitaire pour les usines André Citroën, dont l'effort de guerre s'inscrit dans toute une propagande pour la victoire des alliés (voir le manuel Bréal 3<sup>ème</sup>, p.26).

Ces deux documents permettent d'introduire la notion de première *guerre industrielle*, qui est bien entendu l'une des données essentielles de la guerre totale (en Allemagne, en 1916, les usines Krupp sortent 9 millions d'obus et 3000 canons par mois de leurs chaînes de montage)

### **1917, l'année tournant de la guerre**

- Pourquoi porter l'attention ainsi sur une année du conflit ? Et pourquoi 1917, et pas 1915 ou 1918 ? Ce choix s'explique par le caractère charnière des événements qui se déroulent alors. Il permet d'aborder la Révolution russe, que l'on se propose de mettre en perspective (même si ce choix est discutable) avec le mouvement de mutineries qui touche l'armée française, suite à l'échec de l'offensive Nivelle du 16 avril. La problématique retenue est ici de chercher à savoir ce qui distingue les situations française et russe. Intégrer à ce moment du cours la Révolution russe vise notamment à ne pas reléguer son étude au terme de la leçon, ce qui peut faire naître l'idée qu'elle ne serait qu'une conséquence de la guerre, ou pis, un épiphénomène du conflit. Or, à nos yeux, les événements, majeurs et structurants pour l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle, que constituent les révolutions de février et de novembre méritent d'être traitées dans leur contexte (les difficultés économiques liées à la guerre, et les échecs répétés de l'armée russe) mais également d'être inscrits dans des origines qui remontent au siècle précédent. L'approche comparative, même limitée, permet de plus de présenter les différences d'évolutions de deux pays, différences qui s'inscrivent dans une longue durée historique.
- Une fois présentée les conditions dans lesquelles se déroulent les bouleversements politiques en Russie, la lassitude générale qui gagne les populations des pays belligérants est étudiée à partir de l'exemple français. Aux grèves qui traversent les milieux ouvriers répond la « grève des tranchées » (Denis Rolland), cet épisode des mutineries dont on explique les grandes lignes aux élèves. On insiste sur l'échec de l'offensive du Chemin des Dames (voir sur ce site [le livret pédagogique](#) réalisé par André Loez pour des élèves de première). Et l'on étudie cet épisode à travers les paroles de la *Chanson de Craonne*, que les élèves écoutent dans la version de Maxime le Forestier (voir [document 9](#)). On place alors l'offensive du Chemin des Dames sur la carte des grandes phases de la guerre.
- La comparaison entre les situations française et russe permet, sans rentrer dans les détails, d'aborder la question du soutien des combattants français au régime de la III<sup>ème</sup> République. Les mutins ne sont pas des révolutionnaires. Ils souhaitent continuer la guerre, et comme l'a bien montré l'historien Leonard Smith, se comportent bien plus comme des citoyens sous les armes (envoi de lettres à leurs députés, réflexe de grévistes...)

### **Finir la guerre**

- La dernière leçon débute sur un récit des événements militaires qui marquent l'année 1918. La reprise de la guerre de mouvements, la poussée allemande, l'aide des soldats américains, et les difficultés internes de l'Allemagne (on parle alors du blocus allié et de ses conséquences) permettent de déboucher

assez rapidement sur l'armistice du 11 novembre 1918. On place ces derniers éléments sur la carte des grandes phases de la guerre.

- Mais si les combats cessent en novembre, la guerre n'est pas pour autant terminée. Il faut organiser le retour des millions d'hommes mobilisés, revenir progressivement à une économie de temps de paix, et surtout s'efforcer de panser les plaies de cinq années de combats. Les images de destructions permettent de montrer que la guerre a marqué – et pour longtemps – de son empreinte les paysages. Le traumatisme moral est étudié à partir du tableau des victimes, et de manière plus originale, à partir d'une scène du film *La Chambre des officiers* (voir filmographie sur ce site). Le héros rentre chez lui, après cinq ans d'hôpital, défiguré. Sa mère fuit, ne pouvant supporter son nouveau visage. Ces deux minutes de film permettent de montrer la difficulté de reprendre une vie normale, après les conditions exceptionnelles vécues durant la guerre. « Gueules cassées » et destructions des villes deviennent les symboles d'une inscription de la guerre dans la longue durée, sur les corps et dans les paysages.
- Le Traité de Versailles peut être abordé sous l'angle : « après avoir remporté la victoire, va-t-on réussir la paix ? ». L'examen des articles rendant seule responsable l'Allemagne du conflit appelle, sans exagérer le thème du « coup de poignard dans le dos », une référence ultérieure : la manière dont les nazis feront de la critique du traité l'un des éléments centraux de leur propagande. La paix décidée à Versailles est bien une paix des vainqueurs, qui hypothèque les perspectives de paix pour le continent européen.
- Mais l'Allemagne n'est pas le seul pays à sortir affaibli de la guerre. Les troubles sociaux et la vague révolutionnaire touchent l'ensemble de l'Europe (commentaire de la carte du manuel) – y compris les pays vainqueurs - dans l'immédiat après-guerre. L'Europe est devenue la « vieille Europe ». Cette guerre, née de la rivalité des principales puissances de l'époque, les laisse donc affaiblies sur la scène internationale, appauvries (on peut donner les chiffres de la dette publique, multipliée par 12 au Royaume-Uni, par 40 en Allemagne), et en proie aux menaces d'explosions sociales. Les Etats-Unis incarnent désormais la puissance d'avenir, alors que les populations sont rentrées de manière brutale dans la modernité. En ce sens, toute une époque, celle que les élèves ont étudié à la fin de la 4<sup>ème</sup>, s'est bien achevée à l'été 1914.

## Documents

### **Document 1 : Un témoin de l'entrée en guerre : Jean Galtier-Boissière**

Jean Galtier-Boissière a 23 ans quand il est mobilisé. Comme beaucoup d'autres soldats, il a raconté son parcours et ses impressions sur la guerre.

« *Le départ, début août 1914* : Enfin ! Nous allons viser autre chose que des silhouettes en carton à 50 mètres, tirer de vraies cartouches, nous servir de notre terrible baïonnette autrement que pour éventrer de grotesques mannequins.

*22 août 1914, première confrontation à la guerre* : Soudain, des sifflements stridents nous précipitent face contre terre, épouvantés. La rafale vient d'éclater au-dessus de nous. Les hommes à genoux, recroquevillés, le sac sur la tête, tendant le dos, se soudent les uns aux autres... La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins : haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un affreux rictus, tous claquent des dents. Cette attente de la mort est terrible. Combien de temps ce supplice va-t-il durer ? Non, nous ne sommes pas des soldats de carton ! mais notre premier contact avec la guerre a été une surprise assez rude. Tous nous croyions l'histoire des Alboches (Allemands) qui se rendaient pour une tartine. Persuadés de l'écrasante supériorité de notre artillerie\* et de notre aviation, nous nous représentions naïvement la campagne comme une promenade militaire, une succession rapide de victoires faciles et éclatantes »

D'après Jean Galtier-Boissière, *En rase campagne. 1914, 1917*

- 1) Quel est le sentiment de l'auteur au moment de partir à la guerre ?
- 2) Comment se représente-il les combats à venir ? Est-il le seul ? Pourquoi peut-on dire que la réalité apporte un terrible démenti à ce qu'il croyait ?

### **Document 2 : Soldats allemands au moment de la mobilisation (// image n°1)**

Le wagon est couvert d'inscription :

- « Poincaré, oweh ! oweh ! » (Malheur, malheur !)
- « Nicolaus bald ist's aus ! » (Nicolas, c'est bientôt fini)
- « Landwehr ausflug » (excursion de la Landwehr, l'armée de réserve à laquelle appartiennent ces hommes)

Un couple est dessiné, dansant sous l'inscription « Tango, Moulin Rouge, Paris ».

Ces soldats allemands espèrent danser bien vite dans le célèbre cabaret parisien, de la même manière qu'en France, les soldats français pensent sincèrement entrer bientôt à Berlin.

### **Document 3 : la guerre des tranchées vue par les combattants**

Le boyau :

« De temps à autre, on croise un groupe sombre. C'est un camarade, ou plusieurs, couchés dans quelque coin moins boueux et qui geignent, tandis qu'un infirmier les panse ; ou qui ne disent rien, parce qu'ils sont morts. On descend donc, dès qu'il est prudent, dans le « boyau », le boyau vaseux, sournois et cruellement facétieux ; le boyau qui conserve fidèlement dans son fond l'eau des pluies et la pétrit avec la glèbe, si bien que, sous la charge qui nous écrase, nous entrons dans sa vase, parfois jusqu'à mi-cuisses ; le boyau où celui-ci laisse son soulier, celui-là sa meilleure musette, et cet autre parfois sa vie, puisqu'on est passé sur lui sans bien savoir qu'il s'y enlisait (...) mais le bon, honnête, pitoyable et secourable boyau qui neuf fois sur dix met, entre vous et les éclats d'obus, sa muraille continue et patiente : le boyau rempart, forteresse et providence »

« Monter » à la tranchée :

« Là haut on monte non vers quelque autre village, mais vers la boue, le froid, l'insomnie, le péril et la mort. Ce qui s'ouvre, au bout du chemin, c'est la porte de l'enfer. Et pourtant, soufflants, fiévreux, trébuchants, croulants, tous nos hommes sont là, toujours (...) Et cela suffit pour témoigner qu'ils sont héroïques »

« Sur bien des points du front de Verdun, pendant des mois, selon les flux et reflux de la bataille, les troupes montaient dans des secteurs où il n'y avait pas de tranchées. Elles s'étaient élancées ou cramponnées là où il n'y en avait jamais eu, là où les violences des bombardements n'avait laissé que des champs d'entonnoirs. Monter en ligne, c'était s'installer dans la ligne d'entonnoirs où nous avons fixé nos avant-postes »

« Le travail des hommes est pourtant plus puissant que l'acharnement des obus. De semaine en semaine, le réseau essentiel des tranchées se complète : petits postes tendus comme des antennes vers l'ennemi, tranchée de première ligne, tranchée de soutien (...) Travail redoutable. L'ennemi qui se sent menacé prodigue les obus, patrouilles ou rafales de mitrailleuses pour retarder nos empiètements (...) Chaque jour, chaque nuit, on endigue, étaie, on déblaie, on relève. Mais la force des hommes n'est rien contre les forces aveugles qui entraînent la matière »

La soif :

« les deux litres qu'emportent nos bidons sont vite épuisés (...) on peine durement, presque toujours, et presque toujours « il fait soif ». Le problème de la soif est souvent cruel. Sur la rive gauche de la Meuse, il n'y a pas d'eau. Sur la rive droite (...) il y a des sources excellentes. Mais les Allemands, qui y ont vécu, les connaissent comme nous. Ils y précipitent jour et nuit tant d'obus que les hommes qui y vont goûter l'eau risquent chaque fois d'y perdre le goût du pain »

Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Presses Universitaires de Nancy, 1990 (Témoignage sur les 11 mois que Daniel Mornet passe avec son bataillon à Verdun, de juillet 1916 à mai 1917)

Vivre avec les morts :

« Une odeur infecte nous prend à la gorge dans notre nouvelle tranchée, à droite des Eparges. Il pleut à torrents et nous trouvons des toiles de tentes fichées dans les parois. Le lendemain à l'aube, nous constatons que nos tranchées sont faites dans un charnier : les toiles de tente cachaient la vue des corps et des débris. Au bout de quelques jours, et le soleil aidant, les mouches nous envahissent, l'appétit a disparu (...) Les hommes ont le teint cireux, les yeux cernés »

Caporal Broizat, 272ème Régiment d'Infanterie

Les rats :

« Les rats, en quantité incalculable, sont les maîtres de la position. C'est par centaines qu'ils pullulent dans chaque débris de maison, les abris de bombardement... Je passe là des nuits terribles : recouvert totalement par mes couvre-pieds et ma capote, je sens pourtant ces bêtes immondes qui me labourent le corps. Ils sont parfois quinze ou vingt sur chacun de nous et après avoir tout mangé, pain, beurre, chocolat, ils s'en prennent à nos vêtements. Impossible de dormir dans de telles conditions : cent fois chaque nuit, je me débats sous les couvertures et la frayeur que je leur cause par la brusque lumière d'une lampe électrique n'est que de courte durée. Instantanément, ils reviennent plus nombreux »

Jacques Vandebœuque, *Aux Eparges*



### Le bombardement :

« Je ne connais pas d'effet moral comparable à celui que provoque le bombardement dans le fond d'un abri. La sécurité s'y paie d'un ébranlement, d'une usure des nerfs qui sont terribles... Ce martelage sourd vous traque sous terre, vous tient enfoui dans une galerie puante qui peut devenir votre tombe »

Gabriel Chevalier, *La Peur*

Extraits cités par André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux, *Vie et mort des Français, 1914-1918*

### **Document 4 : Du témoignage à la représentation cinématographique : les souffrances de soldats vues par le film *Un Long dimanche de fiançailles***

Pour réaliser ce film, dont l'intrigue est centrée sur la Première Guerre mondiale, le réalisateur Jean-Pierre Jeunet (*Amélie Poulain*) s'est beaucoup servi des témoignages de combattants de la Grande Guerre, car il voulait produire une oeuvre fidèle à leur vécu. Les quelques extraits des *Carnets* du Castrais Victorin Bès, qui a combattu du début de l'année 1915 jusqu'en avril 1918, confirment-ils cette idée ?

#### **Quelques extraits des Carnets de Victorin Bès**

- 16 octobre 1915 : « Depuis (nos attaques) du 25 septembre, on n'a pas encore relevés tous les cadavres – 20 jours après ! Dans les tranchées boches, dans celle où nous sommes, bien qu'arrosée de grésil, ça sent mauvais ; il y a des cadavres enfouis par ci par là et l'on aperçoit soit un pied, ou une main hors de terre. A 50 m de nous, dans un abri de 10m de profondeur, on a fourré tous les cadavres boches trouvés en piochant (...) On a bouché l'ouverture avec de la terre mais l'odeur traverse »
- 14 avril 1916 : « les Boches vont-ils enfoncer Verdun ? Pétain proclame : « Ils ne passeront pas ! » Mais quelles hécatombes ! Cependant, la percée n'ayant pu être effectuée par l'offensive foudroyante du début, il semble que les Boches avancent péniblement. Auront-ils raté leur coup ? Tout dépend, non des poitrines que nous pourrions leur opposer mais surtout du matériel, et il en passe du matériel ! Il suffira que nous ayons l'égalité en canons et les combats seront ainsi neutralisés. Ce sera une boucherie »
- 20 avril 1916 : « Violent bombardement ce matin à 4 h sur ma compagnie. 25 tués en 1h ! Décidément, les Boches\* en veulent à ma tête : un éclat a fendu le rebord de mon casque » « Nous avons du froid et de la neige : quelques évacués pour pieds gelés. De les voir partir ces jours derniers vers l'arrière\*, la mine réjouie malgré la gravité de leur mal, d'entendre leur dire ou de leur avoir moi-même dit : « Veinard, t'as le filon ! » cela m'avait donné un noir cafard. Vers minuit, ma résolution était prise : demain j'aurai les pieds gelés (*Victorin Bès passe à l'acte, et trempe son pied droit dans l'eau glacée*) La douleur se fait atroce, ma volonté faiblit, je souffre trop... je me rechauffe. Merde, merde, et mille fois merde. Tant pis, je crèverai d'un obus ou d'une balle, mais je n'ai pas le courage de me faire geler le pied. Si d'un point de vue patriotique, la mutilation volontaire est une lâcheté, moi qui suis un combattant **involontaire**, j'affirmerai désormais qu'il faut être rudement courageux et solidement trempé de volonté pour accomplir cet acte de désespoir »

#### **Questionnaire sur la séquence d'ouverture du film *Un Long dimanche de fiançailles***

- 1) Par quelle image s'ouvre l'extrait ? Que symbolise-t-elle ?

- 2) De quelles conditions climatiques souffrent les soldats ? Comment essaient-ils de se protéger ? Est-ce qu'ils y parviennent ?
- 3) En essayant de tuer quel animal le premier soldat se blesse-t-il ?
- 4) De quoi sont accusés les cinq prisonniers ? Quel verdict ont rendu les tribunaux militaires ?
- 5) Comment expliquer les gestes commis par les quatre derniers soldats ?
- 6) Lors de l'attaque, à quels obstacles se heurtent les assaillants ?
- 7) Mets en relation le film et ce que Bès dit de la guerre. Quels points communs peux-tu relever ?

### **Document 5 : l'importance de la correspondance pour les soldats**

#### **Lettre du soldat Louis Vieu, 280<sup>ème</sup> RI, à sa femme, Marie Vieu, Mas Cabardès (Aude), le 24 septembre 1915**

« Chère bien aimée Marie et chère petite Cécile,  
Hier au soir en arrivant dans la tranchée, déception, pas une seule lettre et puis toutes à la fois un autre jour, mais je t'écris tout de même, tant que je pourrais, je t'enverrais un mot, il faut que je sois bien fatigué pour ne pas t'écrire, car c'est un devoir que j'ai à remplir. Je suis aussi bien content de petite Cécile, je vois qu'elle ne m'oublie pas, et qu'elle est heureuse. Le Général de division a dit aujourd'hui dans une conférence que nous passerions l'hiver par ici, et qu'il fallait se préparer pour l'offensive du printemps. Après le printemps ce sera l'été. Je me demande ce qu'on veut faire de nous, il faut que la famine arrive pour que cela finisse. Pour aujourd'hui je ne te dirai pas grand'chose. Je te dirai simplement que tu te soignes. Bien diriger tout à ta manière, bien élever ma petite Cécile. Si j'ai le bonheur de revenir que j'ai une enfant modèle et sage, et intelligent, c'est à peu près tout. Quand à toi sois tranquille, nous aurions été si heureux, mais plus ça va et plus je t'aime. Toi qui étais si bonne, et dire que nous sommes si loin, que cette guerre finisse, et que nous nous retrouvons bientôt, car tu peux penser ce que souffre moralement un homme comme moi, et pourtant je ne peux pleurer tout le temps mais cela m'arrive quelque fois et surtout quand je suis seul, je me soulage. Mais que cela ne te fasse pas de la peine, c'est pour te faire plaisir. J'espère que tu auras vu le bon Monsieur Séguier qui t'aura donné du courage et que Marie de Villardonne t'aura vu aussi. Je trouve fort étonnant que M. Gayet ne rouvre pas maintenant que Briand est là. Je vous embrasse.  
Louis

#### **Document 6 : lettre du soldat Jean Maynadier, 129<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, à son épouse, 1918**

« Chère épouse,  
En réponse de ta lettre du 20 et la carte, et ainsi la lettre du papier de retour, je me trouve en très bonne santé et je suis très content que vous en soyez de même et que la lettre vous trouve ainsi de même tu voudrais m'envoyer beaucoup de choses mais encore je n'ai besoin de rien. Tu m'envoies du papier mais tu peux encore le garder car avant de partir j'en ai pris (...) Vers le 31 et le 1<sup>er</sup> février, il est tombé un peu de neige mais le soir il ne restait plus rien (...) Tu me dis de te raconter beaucoup de choses mais il te faut croire que nous sommes limités (...) si tu reviens à Brassac, si tu y penses, rentre chez Cabane le bourrelier, il y a eu quelques petites réparations dont je ne sais pas qui le marque ; et si tu le paye, on n'y pensera plus. Je ne t'en dis pas davantage pour le moment : je termine ma lettre en vous souhaitant la bonne santé et une cordiale poignée de mains dans l'espoir de se revoir »

Ton époux, Jean Maynadier

**Document 7 : Procès verbal dressé par la brigade de gendarmerie de Vaour (Tarn), le 30 avril 1915 (Archives départementales du Tarn)**

Le notaire de Vaour, M. Vaissières, s'est vu remettre une lettre « susceptible d'alarmer les populations ». Si l'auteur reste anonyme, les gendarmes pour leur part recopient le manuscrit, avant de l'adresser au préfet :

« (...) rien de très bon à vous apprendre, la guerre se poursuit toujours sans laisser voir l'aurore de la paix que l'on désire vivement. Voilà bientôt six mois qu'on est sur le front (*l'auteur décrit alors les conditions atroces de vie dans les tranchées, et s'en prend aux journalistes « bourreurs de crâne » qui écrivent le contraire*). Si les diplomates ne s'en mêlent pas, un accord et une suspension des hostilités, nous allons bien revoir, à mon avis, les jours néfastes du Premier Empire et des guerres de Crimée (...) La guerre qui se poursuit est ici une guerre de tranchées, une guerre de siège, les tranchées protégées par des réseaux de fils de fer barbelé, sont pour ainsi dire imprenables. Pour moi, sortir les Allemands de France est de la pure folie. Notre régiment a essayé de percer dans le Somme au mois de décembre, l'attaque française a échoué, des compagnies sont revenues à la moitié de leur effectif »

Les gendarmes de Vaour promettent alors au préfet de redoubler leur surveillance face à l'horreur et au danger d'une telle lettre.

**Document 8 : L'évolution de la production des usines Renault durant la Première Guerre mondiale**

<b>PRODUCTIONS DES USINES RENAULT</b>	<b>1914</b>	<b>1918</b>
Voitures	1484	553
Camions	174	1793
Chars d'assaut	0	750
Moteurs d'avions	0	5000
Obus (75 et 155)	0	2000000
Superficie des usines	11,5 ha	34 ha
Effectifs (travailleurs) dont les femmes (en pourcentage des effectifs)	6300 / 3,8%	22500 / 31,6%
Bénéfices (Indice)	100	366

**Document 9 : LA CHANSON DE CRAONNE (1917)**

*Décrivant un épisode des troubles qui affectent l'armée française après l'échec de l'offensive du Chemin des Dames et de Craonne en avril 1917, cette chanson fut en réalité composée en 1915, sans doute par un poilu du midi. Au départ, elle évoque le secteur sanglant de Lorette, en Artois. Il était ensuite facile de l'adapter aux circonstances en remplaçant Lorette par Craonne.*

« Quand au bout de huit jours, repos terminé, on va reprendre la tranchée  
 Notre vie est bien utile, car sans nous on prend la pile  
 Oui mais maintenant, on est fatigués, les hommes, ne peuvent plus marcher  
 Et le cœur bien gros, avec des sanglots, on dit adieu au civelots (*civils*)  
 Et même sans tambour, et même sans trompette, on s'en va là-haut, en baissant la tête

**Refrain**

Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes  
 C'est pas fini, c'est pour toujours, de cette guerre infâme  
 C'est à Craonne, sur le plateau, qu'on va laisser not' peau  
 Car nous sommes tous condamnés, c'est nous les sacrifiés

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance, pourtant on a l'espérance  
De voir enfin la relève, que nous attendons sans trêve  
Quand avec la nuit, dans le profond silence, on voit quelqu'un qui s'avance  
C'est un officier de chasseurs à pied, qui vient pour nous remplacer  
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe  
Nos petits chasseurs, viennent chercher leur tombe

### **Refrain**

C'est malheureux de voir, sur les grands boulevards, tant d'cossus (*riches*) qui font la foire  
Si pour eux la vie est rose, pour nous c'est pas la même chose  
Au lieu d'se promener, tous ces embusqués, feraient mieux de venir dans la tranchée  
Défendre leur bien, car nous n'aurons rien, nous autres pauvres purotins  
Tous nos camarades sont étendus là, pour défendre les biens, de ces messieurs-là

### **Refrain**

C'est à vot'tour, Messieurs les gros, de monter sur le plateau  
Vous avez voulu la guerre... Payez-la de vot'peau. »

### **Questions :**

- 1) Quels éléments de la chanson témoignent du désespoir des soldats ?
- 2) Qui la chanson invite-t-il à « monter sur le plateau » ? Comment les soldats appellent-ils ceux qui ne combattent pas ?
- 3) Pourquoi cette chanson est-elle un des symboles du mouvement de mutineries qui touchent l'armée française à la fin du printemps 1917 ?